

Présentation du concept d'individuation.

Bref aperçu par :

Ivo Tonna, dans son livre : *Lineamenti di filosofia Francescana*, sintesi dottrinale del pensiero francescano nei sec. XIII-XIV, Roma, 1992, p, 65 et suivantes.

L'INDIVIDUATION DE L'ETRE

Il traite ce sujet en 2S, d3, p1, a2, q1- q3 (2, 102-109).

1° L'individuation doit être considérée comme propriété substantielle et en aucune façon comme note accidentelle de l'être (q2 – 105-107).

2° Il passe en revue les différentes solutions données au problème de l'individuation de l'être, par les différents auteurs.

Il repousse l'opinion de ceux qui voudraient expliquer l'individuation par les accidents ou propriété de l'être qui ne constituent un fait mais manifestent seulement extérieurement la distinction individuelle (q2 – 2, 107) ; ces penseurs se fondent sur Aristote et expliquent l'individuation uniquement par le principe **matériel**. (q3 – 2, 109).

Ceux qui suivent Averroès veulent expliquer l'individuation seulement par le principe formel (q3 – 2, 109). Ces positions expriment quelque chose de vrai, reconnaissant les parts également importantes qui ont respectivement tant le principe matériel que le principe formel dans la constitution métaphysique de l'individu.

Cependant contre les 1° : il avertit que la seule matière non peut être considérée comme principe d'individuation, car c'est un élément complètement indéterminée (q3 – 2, 109).

De même contre les 2 : la forme seule ne peut être l'unique raison radicale et absolue de l'individuation en ce que une telle forme exprime un "aliquid universale" (q3 – 2, 109).

Solution bonaventurienne

L'individuation doit résulter de l'union actuelle de la matière et de la forme (q3 – 2, 109¹). Une telle solution se présente comme la conséquence logique des présupposés métaphysiques de la doctrine bonaventurienne de l'hylémorphisme universel. Avec les mêmes principes hylémorphiques (matière et forme) il cherche à expliquer non seulement la constitution métaphysique mais aussi l'individuation des choses créées.

¹ Il renvoie à 1S, d25, a1, q2 (1, 440) et étudie ce texte : "In creaturis specificatio per additionem complementem, individuatio per additionem sive appositionem contrahentem." (tout le texte est mis en italiques par l'auteur). De ce texte il résulte que la détermination spécifique s'identifie avec l'additio complens, tandis que la raison ultime et radicale de l'individuation s'identifie avec l'additio sive appositio contrahens. Il n'est pas facile de dire ce que Bonaventurien entend par là. À quoi en fait faut-il attribuer cette contraction de la forme à l'individu ? Cette "additio sive appositio contrahens" pourrait-elle être considérée comme une propriété de la forme ou comme l'ultima realitas formae (haecceitas) selon l'enseignement postérieur de Scot ?...

Tous ces auteurs interprètent l' "additio sive appositio contrahens" dans le sens de l' "haecceitas" de l'école scotiste. A une telle interprétation, on pourrait opposer que dans toute la doctrine du Docteur Séraphique, comme il ressort de ses œuvres, on ne peut trouver aucun texte qui attribue cette "additio sive appositio contrahens" uniquement au principe formel et pas plutôt à l'union actuelle de la matière et de la forme. – En faveur de cette seconde (dernière) hypothèse on trouve E. Gilson qui affirme explicitement que cette "additio sive appositio contrahens" doit être entendue au sens où il faut attribuer à la mutuelle et actuelle union de la matière et de la forme [E. Gilson, *Lo spirito della filosofia medievale*, trad. di Sartori Treves P., Brescia, 1947, p. 349, n. 7]. Voir aussi : G. Bonafede, *La conoscenza del singolare nella scuola francescana del sec. XIII*, C F, 22, 1952, 22. Qui adhère étroitement à cette seconde opinion retien aussi que le principe radicale et absolu de l'individuation, s'identifie avec une réalité métaphysique qui résulte intrinsèquement de la mutuelle appropriation de la matière et de la forme. Cette réalité se distingue, évidemment, de la nature spécifique à laquelle elle s'adjoint.

Si nous devons donner notre jugement sur cette doctrine, nous retiendrions que la pensée du Docteur Séraphique se présente assez synthétique et obscure. En outre, à notre avis, la solution à laquelle on arrive se réfère plutôt à l'origine de l'individu physique, qu'au principe ultimement constitutif de l'individu au sens vraiment métaphysique. Notre observation acquerrait une valeur plus grande, si l'on considère avec attention le concept bonaventurien de l'individu, à savoir quand notre penseur agite la question de l'individuation. En effet, la définition de l'individu comme "hoc aliquid" se réfère à l'individu physique plus qu'à celui métaphysique. Un tel individu se nomme précisément ainsi parce qu'il est déjà immergé dans le temps et dans l'espace. Personne, évidemment, n'oserait affirmer que l'individu au sens métaphysique, qui est l'objet propre de la controverse connue du principe d'individuation, ne se situe dans l'ordre spatial et temporel.

EXPLICATION ET COMMENTAIRE du **hoc aliquid** par E. Gilson² :

"Albert le Grand avait déjà formulé en termes très clairs les difficultés qu'implique la doctrine de l'individuation par la matière (... références aux œuvres d'Albert le Grand). Pour sortir d'embaras, il se contente d'attribuer l'individualité au tout concret, ce qui est évident, mais ne dit pas d'où vient au concret son individuation. S. Bonaventure accepte une solution du problème analogue³. Il admet que si c'est la substance concrète qui est l'individuel, c'est par sa matière qu'elle s'individualise. Tous deux admettent, en somme, que l'individu tout entier est le hoc aliquid ; ce n'est donc ni sa forme à part qui est individuelle, ni sa matière à part, mais il est hoc par sa matière, aliquid par sa forme et ce qui est hoc aliquid, c'est l'unité de l'individu lui-même. Ainsi, comme Albert le Grand, s. Bonaventure refuse d'admettre l'individuation par la matière seule : "Individuatio igitur in creaturis consurgit ex duplici principio⁴."

² E. Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1998², p. 200, n. 2.

³ Se reporter ici à E. Gilson, *La philosophie...*, 1924, p. 242.

⁴ 2S, d3, p1, a2, q3, resp. (2, 110a). Pour la distinction et la compréhension fameuse du "additio seu differentia contrahens" 1S, d25, a1, q2 (1, 440a ; M. Ozilou, *Questions sur Dieu*, p. 218) en opposition à E. Longpré, voir E. Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1998², p. 200, n. 2, fin de la n. Voir document : AdditioDifferentiaContrahens.doc qui transcrit la fin de la n. 2.